

# Le camarade Lénine à Genève et Paris

I. M. Vladimirov<sup>1</sup>

Source : «Letopis Revolyoutsii», n° 5, 1923, pp. 42-62. Traduction MIA.

Dédié à [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#)

## I.

J'ai fait la connaissance du camarade Lénine au milieu de l'année 1904 dans la ville de Genève (Suisse), qui était alors le centre de rassemblement des émigrés russes. J'étais alors encore très jeune et, je l'avoue, il m'était très difficile de comprendre tout ce qui se passait alors.

Les camarades plus âgés que moi avaient du mal à se retrouver dans la lutte interne au parti qui avait lieu à l'époque, et moi, à plus forte raison, en tant que jeune ouvrier récemment arrivé de Russie, j'étais complètement perdu. L'atmosphère de cette époque était terrible. Une campagne de harcèlement était menée à ce moment-là contre le camarade Lénine. Depuis [Plékhanov](#), [Zassoulitch](#), [Deutsch](#), jusqu'au menchevik le plus ordinaire, tous tentaient de ridiculiser le camarade Lénine.

Les mencheviks ne négligeaient rien. Ils disposaient à cette époque d'un appareil considérable : le journal «[Iskra](#)», un local, une imprimerie avec une grande quantité de caractères et une caisse respectable qui n'épargnait pas ses moyens pour imprimer diverses brochures qui étaient exclusivement dirigées contre le camarade Lénine.

Imaginez un instant Vladimir Ilitch, le guide mondial, qui à un moment si critique devait se retrouver sans presse imprimante. Ceux des camarades qui connaissaient l'énorme travail littéraire que réalisait alors le camarade Lénine comprendront ce que signifiait pour lui de se retrouver sans moyens d'impression.

Personnellement, je connaissais bien le travail colossal qu'accomplissait Vladimir Ilitch. J'étais proche de son travail littéraire parce que toute l'impression bolchevique genevoise et parisienne était composée presque à moitié par moi, et quant à la mise en page, là tout passait par mes mains.

### Le premier journal bolchevique: «[Vpériod](#)»

Et voici que le camarade Lénine crée fin 1904 le premier journal bolchevique «[Vpériod](#)». Ce journal était au début petit et fut publié avec les quelques sous récoltés parmi les partisans du camarade Lénine.

---

<sup>1</sup> Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé de données biographiques concernant l'auteur. Tout ce que nous savons est qu'il était ouvrier typographe et qu'il fut le compositeur de l'imprimerie de l'organe central des bolcheviks à Genève et à Paris en 1904-1912.

Tant le camarade Lénine lui-même que tous les autres camarades bolcheviks vivaient dans la disette et donnaient leurs derniers kopecks pour créer leur journal. Bon nombre des actuels camarades responsables émigrés s'occupaient à transporter les affaires des touristes suisses et à laver les vitres des magasins – malgré cela, ils donnaient leurs derniers centimes pour leur journal.

Le camarade Lénine mena l'assaut avec son journal « *Vpériod* » contre tous ceux qui se tenaient sur la route de la classe ouvrière. Avec le talent qui lui était propre, il frappait par la parole imprimée sur tous les fronts : tantôt il répliquait à Plékhanov et [Martov](#), tantôt il attrapait comme il faut [P. Strouvé](#), tantôt [Tchernov](#) en prenait pour son grade, et de temps en temps, il se souvenait du « Bund ».

Je dois encore souligner que la période allant de la sortie du camarade Lénine de la rédaction de l'« *Iskra* » jusqu'à la parution du premier journal bolchevique « *Vpériod* », qui s'attela à clarifier les divergences tactiques, fut un moment de lutte interne et de dissensions intestines des plus acharnées. Plus de querelles et de chamailleries que partout ailleurs eurent lieu à Genève, car c'était le point central de tous les émigrés.

À cette époque, le camarade Lénine parcourt toutes les villes suisses où se trouvaient des camarades du parti émigrés, et il donne toute une série de conférences.

Je me souviens qu'à l'occasion d'une de ces conférences, [Axelrod](#) dit que « *le camarade Lénine fait une tournée en Suisse* ». Mais je me souviens d'autre chose, que peu de temps après, le camarade [Olimski](#) (Galierka) me raconta comment les messieurs « iskristes » organisèrent une course-poursuite contre le camarade Lénine. Où que se rende le camarade Lénine pour donner une conférence, on envoyait à sa poursuite l'un des iskristes en vue. Vladimir Ilitch dit un jour en plaisantant : « *ils me suivent comme mon ombre* ». Mais ces persécutions ne durèrent pas longtemps.

Ceux des anciens camarades qui ont fréquenté de près Vladimir Ilitch doivent savoir qu'il n'aimait pas perdre de temps en polémiques avec les iskristes lors des réunions publiques, mais en revanche, il aimait s'adresser aux ouvriers, de jour comme de nuit.

### **Le premier numéro de «*Vpériod*»**

Ainsi, il m'incomba de composer le premier numéro du premier journal bolchevique « *Vpériod* ». Aujourd'hui, bien sûr, il est très facile de composer et d'imprimer un journal bolchevique, mais à l'époque, c'était très difficile. L'imprimerie où le journal était composé différait très peu des imprimeries clandestines. Les caractères étaient très peu nombreux, et en plus usés, et ce fut avec grande difficulté que l'on parvint à composer le numéro de « *Vpériod* ». Mais il était encore loin d'être imprimé.

La littérature illégale était alors imprimée sur du fin papier à cigarettes anglais. On ne trouvait ce papier nulle part. Je me souviens maintenant des tribulations qui échurent au camarade [Liadov](#) (Mandelstam), et surtout au camarade [V. D. Bontch-Brouïévitch](#) pendant ses recherches, mais tout cela n'aboutit à rien. Un tel papier n'était disponible qu'auprès de l'« *Iskra* ».

Je connaissais par hasard le propriétaire de l'imprimerie française, le comte Zeltner, où était imprimé le journal « *Iskra* ». Apprenant que cette imprimerie disposait de fin papier à cigarettes, moi et le camarade V. D. Bontch-Brouïévitch nous y rendîmes immédiatement.

Mais le papier ne lui appartenait pas, il était au journal « *Iskra* » et, après de longues négociations, il accepta de nous imprimer le premier numéro de « *Vpériod* » – sur le papier de l'« *Iskra* », et vers le soir, notre « *Vpériod* » vit le jour.

Je ne décris pas un millième des tribulations que nous dûmes traverser, mais en revanche, moi qui écris ces lignes, et V. D. Bontch-Brouïévitch, fûmes les premiers à présenter à Vladimir Ilitch « son »

premier numéro de « *Vpériod* ». Je dis bien « son », parce qu'on appelait le journal ainsi : « *Le Vpériod de Lénine* ». De manière générale, l'apparition de ce journal doit être attribuée exclusivement à l'énergie de Vladimir Ilitch – et il fallait voir le triomphe que fut pour Vladimir Ilitch sa parution.

Le lendemain, j'appris que les iskristes avaient demandé au propriétaire de l'imprimerie de ne pas imprimer le journal pour nous – les « anarchistes ». Mais il était déjà trop tard. Notre numéro était imprimé, et qui plus est sur le papier de l'« *Iskra* ».

### **L'acquisition de nouveaux caractères d'imprimerie**

Peu de temps après, uniquement grâce à l'énergie exceptionnelle de Vladimir Ilitch, nous parvînmes à acquérir dans la ville de Lausanne (Suisse) un peu plus de petits caractères (petit-romain étroit), bien qu'anciens, mais avec lesquels nous pouvions tout de même composer quatre pages de « *Vpériod* » ainsi qu'une brochure de 32 pages. Il fallait voir la joie de notre Vladimir Ilitch lorsqu'il put placer 200 à 300 lignes supplémentaires.

Ceux qui connaissent bien le travail de presse savent certainement ce que signifie pour un journal de pouvoir placer 200 à 300 lignes supplémentaires et partageront la joie de notre Ilitch à cette époque. Son visage joyeux et heureux m'est encore aujourd'hui présent.

Un jour, vers le soir, le camarade Lénine vint dans notre imprimerie pour relire les épreuves de son article, mais comme la composition de cet article touchait à sa fin, Vladimir Ilitch resta pour l'attendre et resta assis plus d'une heure.

Le camarade Lénine s'intéressa beaucoup à ma situation matérielle, car moi, comme généralement les typographes, j'étais de santé fragile. Voyant près de moi un rouleau de hareng et du pain, un plat qu'il connaissait bien, il s'en indigna et me demanda de ne pas manger près de la casse, à proximité de la poussière de plomb, ce que bien sûr je lui promis. Après avoir fini la composition, je me lavai soigneusement les mains et nous mangeâmes ensemble, lui et moi, un morceau de hareng chacun, puis nous rentrâmes chez nous.

### **Comment nous avons perdu en route la quatrième page du journal «*Vpériod*»**

Quelques numéros à peine étaient sortis qu'une véritable catastrophe se produisit. Les camarades Vladimir Ilitch et Bontch-Brouïévitch me demandèrent de me dépêcher pour la parution de notre journal, car deux camarades partaient pour la Russie et il était nécessaire qu'ils emportent avec eux le dernier numéro de « *Vpériod* ». Je me souviens comme si c'était hier que pendant trois jours je ne me déshabillai pas, ayant réussi à terminer le numéro à temps. Vladimir Ilitch était ravi, mais... hélas...

Comme je l'ai déjà écrit plus haut, notre imprimerie ressemblait aux imprimeries clandestines, nous n'avions que des caractères, et nous imprimions dans une imprimerie française. Après la mise en page de chaque page séparément, je les descendais sur une planche distincte, qui était fermée par une barre, et dans cet ordre je montais tout le numéro. Une fois le journal entier terminé, je l'emportais sur une charrette à l'imprimerie française pour l'impression.

Comme ce numéro était très urgent, je demandai au camarade Bontch-Brouïévitch, qui s'occupait alors de l'expédition, de m'aider à transporter sur la charrette le journal composé et ainsi économiser, pour l'époque, un franc (soit 37 kopecks en notre monnaie).

Le camarade Bontch-Brouïévitch était très myope. Il ne remarqua pas que sur l'une des planches, la barre avait sauté et que la page avait commencé à bouger à cause des secousses et, pendant que nous arrivions à l'imprimerie, progressivement, tout le long de la rue, les caractères furent dispersés : il manquait la moitié de la quatrième page. Je le répète, ce fut un véritable cauchemar, il n'y avait pas une

seule lettre de rechange à l'imprimerie, il fallut parcourir toute la rue, ramasser nos caractères lettre par lettre.

Ce qui sauva la situation fut que je parvins à emprunter à l'imprimerie du « Bund », pour une demi-page, des caractères (ils avaient exactement les mêmes), et la page renversée fut recomposée, livrée à l'imprimerie et finalement, ce numéro de « *Vpériod* » parut.

### **Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa**

Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa, l'épouse du camarade Lénine, gérait alors toute la correspondance du camarade Lénine avec les camarades de Russie. Elle passait, il m'en souvient, de longues heures jusqu'à une heure avancée de la nuit sur cette correspondance. Car pour pouvoir imprimer une correspondance reçue de telle ou telle ville, il fallait travailler sérieusement dessus.

Les anciens responsables du parti se souviennent de leurs correspondances et notes qu'ils envoyaient de leurs lieux d'affectation sous forme chiffrée. Très souvent, il fallait passer des dizaines d'heures sur une seule note pour la déchiffrer. Et ce travail fastidieux incombait exclusivement à Nadejda Konstantinovna.

Il arrivait qu'une correspondance de Russie soit reçue sur deux feuilles de papier, et voilà que Nadejda Konstantinovna n'en tirera que 20 lignes, et parfois l'inverse : elle corrigeait et ajoutait encore cent-deux cents lignes. Bref, tout l'aspect technique reposait entièrement sur Nadejda Konstantinovna.

Chaque fois, il m'en souvient, qu'une correspondance de Russie était reçue, elle venait me voir à l'imprimerie et, avec son sourire particulier qui n'appartenait qu'à elle, disait : « *Camarade Vladimirov, préparez les caractères, on a reçu du frais de Russie* ».

Le prolétariat russe doit beaucoup à Nadejda Konstantinovna. De manière générale, en parlant du camarade Lénine, on ne peut pas ne pas se souvenir de Nadejda Konstantinovna. Elle sélectionnait constamment tout le matériel imprimé pour l'énorme travail que réalisait le camarade Lénine. Elle veillait aussi toujours à protéger sa santé fragile d'une surcharge de travail surhumaine.

La journée de travail du camarade Lénine comptait toujours de 15 à 18 heures. Dans ce travail constamment intense, le camarade Lénine oubliait très souvent qu'il fallait se sustenter, mais Nadejda Konstantinovna, elle, le savait et veillait constamment sur lui.

Nadejda Konstantinovna profitait de toutes les occasions propices, même lorsque le camarade Lénine était absorbé par une conversation, pour lui apporter quelque chose, un verre de thé ou autre chose à manger. Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'être à table avec lui et d'observer cela.

Je répète que ce n'est que grâce aux soins constants de Nadejda Konstantinovna que l'on parvenait à ce que le camarade Lénine maintienne son organisme.

Comme je l'ai déjà écrit plus haut, nous étions très pauvres, nous devions tout faire nous-mêmes pour éviter des dépenses superflues. Vladimir Ilitch surveillait strictement chaque kopeck du parti et réprimandait à plusieurs reprises pour une gestion maladroite.

Nadejda Konstantinovna était celle qui économisait le plus les fonds du parti. Pour éviter certaines dépenses, elle passait des nuits à camoufler notre journal. Elle confectionnait artistiquement des gilets en tissu, dans lesquels était cousue notre littérature pour être réexpédiée illégalement en Russie. Je me souviens qu'un jour, la mère de Nadejda Konstantinovna vint à l'imprimerie et se plaignit de cette dernière, disant qu'elle ne dormait plus du tout, qu'elle passait des nuits entières à coudre ces gilets.

Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna consacrèrent toute leur énergie, toute leur vie à la cause de la révolution.

### **La maison au n° 3 de l'impasse Collin (sur la rive de l'Arve)**

Dans cette impasse, il n'y avait qu'une seule maison de six étages. Elle donnait par sa façade sur la montagne de Salève et la rivière Arve, par son côté gauche sur la rue de la Corraterie, où se trouvait tout à côté notre imprimerie, et par son côté droit – en direction du mont Blanc, et par temps clair, on pouvait parfaitement en voir le sommet.

Dans cette maison résidait presque tout le groupe des bolcheviks genevois, à l'exception du camarade Lénine. Au premier étage vivait notre respecté et inoubliable camarade, l'inébranlable [Vatslav Vatslavovitch Vorovsky](#) (Chvart-Orlovski), avec sa femme et sa petite fille. Il m'arrivait très souvent de me rendre chez lui, car il était l'un des rédacteurs de notre organe bolchevique et je recevais très souvent de lui les manuscrits pour la composition. Juste à côté vivait le camarade Voïnov ([A. V. Lounatcharski](#)) avec sa femme, et il m'arriva à plusieurs reprises de l'importuner à cause de son écriture illisible.

Il faut dire que moi, en tant que typographe, j'ai maintes fois « transpiré » sur son écriture. À côté du camarade Lounatcharski vivait le camarade Vladimir Dmitrievitch Bontch-Brouïévitch avec sa femme Vera Mikhaïlovna Velichkina (Bontch-Brouïévitch). Au deuxième étage de cette maison se trouvait notre rédaction, où, dans l'une des pièces, vivait le camarade Mandelstam M. N. (Liadov).

Juste à côté vivait l'auteur de ces lignes I. M. Vladimirov (sous le pseudonyme Vladimir) avec sa femme malade et son enfant, importunant à plusieurs reprises Vera Mikhaïlovna Velichkina, car elle s'occupait souvent de ma femme malade et très souvent prenait chez elle ma petite fille.

En même temps vivait ici M. Olminski (Galierka, Vassili Vassilievitch). Dans ce même étage, dans l'une des pièces, se réunissait le collège éditorial, où moi, en tant que typographe et metteur en page, je devais assez souvent me rendre pour les originaux.

Bref, à l'exception de quelques camarades, tout le groupe des bolcheviks genevois se trouvait dans cette maison.

### **La cantine bolchevique**

À Genève à cette époque, approximativement en 1904-1905, il y avait deux cantines russes, où affluaient non seulement les seuls sociaux-démocrates, mais presque tous les émigrés. Mais pendant la période de discorde partisane la plus intense, les sociaux-démocrates se séparèrent entre les deux cantines.

Tous les mencheviks déjeunaient à la cantine de Stoutchevski, et les bolcheviks à la cantine d'Oline ([P. N. Lépéchinski](#)), que l'on appelait la « cantine bolchevique ». Cette cantine se trouvait à côté de notre imprimerie. Pour l'imprimerie, cela représentait un grand avantage, car, lorsque nous n'avions pas d'argent, il nous arrivait très souvent de nous diriger vers la cantine, et là, la respectée Olga Borisovna Lépéchinskaïa nous nourrissait obligatoirement de son délicieux bortsch russe à crédit.

Je rencontrais très souvent Panteleïmon Nikolaevitch, marchant avec une charge du marché dans une main et la « *Tribune de Genève* » dans l'autre, et dès qu'il y avait des nouvelles de Russie dans ce journal, il me les communiquait immédiatement.

## À la veille du congrès bolchevique à Londres

J'en viens au travail de préparation du premier congrès bolchevique (officiellement, le congrès est considéré comme le troisième). L'appareil d'impression bolchevique, bien que petit, travaillait intensément. Le travail bouillonnait jour et nuit. Vladimir Ilitch venait presque quotidiennement à l'imprimerie. Journaux, brochures, tracts, proclamations ; tout était composé très rapidement.

Le congrès fut convoqué en mai 1905 à Londres. Il fallait être sur place et voir tout ce qui se passait alors à Genève, parmi les sociaux-démocrates des deux courants. Les iskristes diffusaient partout avec malveillance des informations sur le congrès « illégal » conspirateur qui se tenait.

Martov, dans l'un de ses articles dans les colonnes de l'« *Iskra* », invectiva les typographes du « *Vpériod* », disant qu'il se trouvait encore des ouvriers pour composer une telle littérature que celle de Lénine. Martov, lorsqu'il apparaissait aux conférences bolcheviques, entrait, il m'en souvient, dans une rage au sens littéral du terme.

Un jour, à la veille du troisième congrès, une conférence fut organisée dans la grande salle de la Handwerk. Le thème de la conférence, je ne m'en souviens plus maintenant. Le conférencier était le camarade Lounatcharski. Dans la grande salle, s'étaient rassemblées environ 300 personnes. Il faut avouer qu'il y avait beaucoup moins de bolcheviks à Genève que de mencheviks. Cela s'explique par le fait que presque toutes les étudiantes et étudiants de Genève « sympathisaient » avec les mencheviks.

Soudain, on ne sait d'où, débarqua une foule – 400-500 personnes environ – et, bien sûr, sous la conduite de Martov. Le bruit de cette foule rappelait à tous le célèbre pogrom juif de Kichinev. À Genève, il y avait une telle tradition que lors de chaque conférence, tous les groupes et tendances installaient leurs tables et vendaient leur littérature. Et voilà qu'à l'entrée de cette foule, consciemment ou inconsciemment, on renversa la table de littérature des socialistes-révolutionnaires. Là, immédiatement, un terrain propice au petit scandale se créa, et surtout à la perturbation de la conférence.

Un jeune homme, en tenue d'étudiant, qui n'avait pas encore eu le temps d'enlever ses boutons de cuivre, se jeta sur le premier venu près de sa table renversée avec de la littérature et le traita de pogromiste. Bientôt, on parvint à calmer les « invités » non invités et le camarade Lounatcharski, tout pâle, tentait de poursuivre sa conférence. Soudain, Martov sauta sur une table et traita le présidium de l'assemblée de « gendarmes ». Cela suffit pour qu'un gros scandale éclate à nouveau.

Progressivement, à la suite de Martov, ses « fidèles sujets », imitant son exemple, grimpèrent tous sur les tables, les appuis de fenêtre et les chaises. Le bruit, les cris – étaient inimaginables – un véritable débordement. Martov et Cie hurlaient jusqu'à l'inconscience d'un côté de la salle, et le camarade Lounatcharski s'efforçait de continuer sa conférence – de l'autre côté de la salle.

Le propriétaire de la Handwerk, pour se débarrasser de tels conférenciers, coupa la lumière, et dans l'obscurité commença une bagarre. Moi, qui écris ces lignes, je marchais dans la salle et vendais le journal « *Vpériod* ». Quand la lumière s'éteignit, quelqu'un tenta de me voler les journaux, mais cela se termina par du sang qui coula de mon nez et de celui de l'expropriateur. Soudain, Martov cria : « *Marxistes honnêtes : avec moi !* ». Tous les mencheviks se ruèrent vers la sortie. Après leur départ, le propriétaire de la Handwerk ralluma la lumière et le camarade Lounatcharski poursuivit sa conférence.

Entre autres, le camarade Lénine, qui se rendait occasionnellement aux conférences, assistait justement à celle-ci et s'en souvenait souvent avec une grande indignation. Le lendemain de la conférence « historique », le soir, je me rendis au café Landolt, qui se trouvait près de la maison où vivait G. Plékhanov. Par hasard, je m'assis à la même table que Martov et dans une conversation tendue avec lui, je lui dis : « *Il est plus facile d'invectiver les typographes du Vpériod que le camarade Lénine* », et j'ajoutai aussitôt que le camarade Lénine ne laisserait pas son typographe dans l'embarras.

## Le rapport du camarade Lénine après le congrès bolchevique

Quelques jours après la fin des travaux du premier congrès bolchevique, une conférence fut programmée sur le thème : « Bilan des travaux du 3e congrès ». Le rapporteur était le camarade Lénine. À la veille de la conférence, on sut que les iskristes prévoyaient de perturber le rapport du camarade Lénine. Toutes les mesures furent prises pour empêcher cela.

Déjà deux heures avant l'arrivée du camarade Lénine, la salle était comble. Presque toute la colonie genevoise était venue écouter Vladimir Ilitch. Seulement au début de l'assemblée, Martov tenta de provoquer un petit scandale, mais on parvint rapidement à le « calmer » et le silence régna dans la salle.

Le rapport du camarade Lénine dura environ deux heures. Le rapporteur fut écouté avec une attention particulière. Il faut noter que, de tous les leaders de l'époque, Ilitch jouissait d'un respect particulier. Déjà à cette époque, tous disaient que le camarade Lénine était un vrai guide prolétarien.

Après le rapport, de nombreux mencheviks s'inscrivirent pour prendre la parole, mais c'étaient de petits ronds-de-cuir. Ils s'inscrivirent spécialement pour céder leur temps de parole à Martov. Après que le président de l'assemblée (je ne me souviens pas précisément de son nom, mais il me semble que c'était le camarade Liadov) eut établi la liste des inscrits, qui tour à tour déclarèrent la même chose : « *Je cède mon temps de parole à Martov* », la parole fut donnée à Martov.

Martov refusa longtemps de monter à la tribune et commença à critiquer le camarade Lénine depuis sa place. Mais le public commença à exiger qu'il aille à la tribune et qu'il parle de là. Il faut avouer que Martov passait pour un orateur ennuyeux, et surtout quand en plus il était nerveux, on le comprenait à peine, voilà pourquoi beaucoup exigeaient qu'il monte à la tribune. Bien qu'il y eût de tels « amateurs » qui voulaient simplement voir comment Martov se tiendrait à côté du camarade Lénine. On parvint enfin à le forcer à monter à la tribune.

Il fallait voir notre Ilitch à ce moment où Martov commença à se frayer un chemin parmi le public vers la tribune. Le camarade Lénine, avec son sourire et ses yeux étincelants, électrisait le public. Lui, en vainqueur, siégeait à la tribune et tournait sans cesse son petit chaînon de montre. En montant à la tribune, Martov tenta de se mettre dos au camarade Lénine, ce qui provoqua des rires dans le public. Avec la roublardise qui lui était propre, il commença à prouver que le IIIe congrès était « illégal », car, selon son calcul faussé, il n'y avait pas de quorum. De manière générale, Martov était particulièrement nerveux ce soir-là et parlait constamment à côté du sujet. Autant de mots qu'il déversait, autant de cigarettes il fumait ! Même ses « fidèles sujets » en restèrent terriblement mécontents. Les mencheviks tentèrent après Martov de placer [Dan](#) à la tribune, mais cela leur fut refusé.

Dans sa conclusion qui ne dura pas plus de cinq minutes, le camarade Lénine mit en évidence, chiffres en main, toute la fausseté de Martov.

## Le journal «Prolétaire»

Après le IIIe congrès, à partir du 1er mai, le journal « *Vpériod* » cède sa place au nouvel Organe Central du parti : le « *Prolétaire* ». Lorsque nous entreprîmes la publication du journal « Prolétaire », il n'y avait pas de gros caractères à Genève pour composer le titre du journal, je demandai donc à certains camarades de dessiner le titre du journal.

Le même jour, je reçus de différents camarades plusieurs dessins différents. Je montrai tous les dessins au camarade Bontch-Brouïévitch, mais lorsque je m'arrêtai sur l'un d'eux, de « gros » désaccords surgirent entre nous. Je proposai alors au camarade Bontch-Brouïévitch de se rendre chez

le camarade Lénine et de prendre conseil auprès de lui. Nous lui présentâmes tous les dessins et le camarade Lénine s'arrêta sur le titre dessiné par le camarade Voïnov (Lounatcharski).

À la tête du journal « *Prolétaire* », comme partout, se trouvait le camarade Lénine. Les rédacteurs du « *Prolétaire* » étaient également les camarades V. V. Vorovsky, Voïnov et Galierka.

### **À la veille de la révolution de 1905**

Avant le départ du camarade Lénine et des autres camarades pour la Russie, Vladimir Ilitch eut une longue conversation avec moi. Il me donna des instructions sur la manière de préserver notre imprimerie, comment emballer nos caractères, où entreposer l'imprimerie.

Certes, tout cela semblait être des détails, mais Vladimir Ilitch veillait personnellement à tout. Comme un prophète, il prévoyait tout, et à la veille du départ, il ordonna de préserver chaque lettre : elles seraient, disait-il, à nouveau nécessaires.

Nous rangeâmes notre imprimerie dans la cave de la bibliothèque Koukline, dont le camarade [Karpinski](#) était le responsable. Au mois de novembre 1905, Vladimir Ilitch et les autres camarades partirent pour la Russie.

En me remémorant la première période de mon travail avec le camarade Lénine, je dois noter qu'en matière d'impression et de diffusion de littérature illégale en Russie, aucune organisation existant alors à l'étranger, malgré ses moyens considérables, n'a publié autant de littérature diverse que le parti bolchevique durant cette période. Tout cela fut réalisé grâce au fait qu'à sa tête se trouvait Vladimir Ilitch Lénine.

### **Deuxième rencontre**

Ma deuxième rencontre avec Vladimir Ilitch eut lieu à Genève fin 1907. Je me souviens comme si c'était maintenant, alors que je marchais rue de Carouge, je rencontrai le camarade [Kotliarenko](#) qui m'informa que le camarade Lénine était arrivé et qu'il me demandait de me présenter immédiatement à lui.

À vrai dire, je ne crus pas immédiatement le camarade Kotliarenko. Mais lorsqu'il me dit que le camarade Lénine m'attendait, je me rendis aussitôt avec lui auprès de Vladimir Ilitch.

Ma rencontre avec lui fut chaleureuse, il me raconta beaucoup de choses intéressantes sur les anciens camarades avec qui nous avons travaillé ensemble. Là même, le camarade Lénine me présenta au camarade [Innokenti \(Doubrovinski\)](#), qui était nommé metteur en pages.

Doubrovinsky, Iossif Fiodorovitch (1877-1913), membre du CC du POSDR, bolchevique, atteint de la tuberculose, il se suicide.

Le camarade Lénine me confia la tâche d'organiser au plus vite notre imprimerie comme auparavant. À cette époque, l'atmosphère parmi l'émigration était étouffante. Partout régnait une désagrégation complète.

La faim sévissait impitoyablement parmi les émigrés. Beaucoup d'entre eux s'occupaient alors à laver les vitres des magasins et à transporter des meubles sur des charrettes à bras, ainsi que les bagages des touristes arrivants. Mais, avec l'apparition du camarade Lénine dans la colonie, tout sembla commencer à revivre. Pourtant, cette période d'émigration ne ressemblait déjà plus à la première.

## L'arrestation de N. A. Sémachko à Genève

La nouvelle de l'arrestation du camarade Sémachko se répandit rapidement dans toute la colonie émigrée. Son arrestation mina notablement le moral des camarades parmi lesquels il évoluait. Je le rencontrais presque quotidiennement et m'entretenais souvent avec lui de diverses affaires, et je peux dire qu'il se distinguait d'une manière particulière dans le milieu émigré. Il était respecté non seulement par les siens, les bolcheviks, mais il jouissait également d'un grand respect parmi toute la colonie émigrée. Le camarade Sémachko était particulièrement attentif aux camarades ordinaires. Quiconque avait un problème ou tombait malade s'adressait en premier lieu au camarade Sémachko.

À cette époque, alors que d'autres camarades « faisaient commerce » de quelque chose, c'est-à-dire gagnaient ne serait-ce qu'un franc pour se nourrir, lui ne pouvait presque jamais rien « gagner ». Il était totalement inadapté à cette vie d'émigré affamé et il lui arrivait parfois de subir la maudite faim plus sensiblement qu'un autre.

De manière générale, l'arrestation du camarade Sémachko freina pour un temps l'installation de notre imprimerie. Comme je l'ai déjà écrit plus haut, nos caractères étaient entreposés dans la cave de la bibliothèque Koukline (bibliothèque bolchevique), dont le responsable était le camarade Karpinski, et suite à l'arrestation du camarade Sémachko, la gendarmerie genevoise mit la bibliothèque sous surveillance.

Il fallut renoncer temporairement au transport des caractères, bien que moi et le camarade Kotliarenko eussions trouvé un local pour l'imprimerie rue de Carouge. Dans l'une des imprimeries françaises, il y avait des machines à composer, ainsi que deux jeux de caractères, de taille 8 et 10. Je passai un accord avec le propriétaire de l'imprimerie et louai une machine. Tout d'abord, je commençai à apprendre à composer sur cette machine. J'avais quelques notions de la machine à composer et en une semaine, je parvins à me former. Peu de temps après, l'Organe Central parut.

Chose caractéristique, lorsqu'il s'agit du fin papier à cigarettes, le camarade Lénine savait exactement combien il en restait à la veille de son départ pour la Russie. Vladimir Ilitch savait tout, se souciait de tout, et surtout prévoyait toujours et tout partout.

Pendant un certain temps, nous continuâmes à travailler dans cette imprimerie. Le metteur en pages était tout du long le camarade Innokenti. (Dobrovinski). Après la libération de la prison genevoise du camarade Sémachko, nous parvînmes à installer notre imprimerie comme auparavant.

Je me souviens encore aujourd'hui de l'article du camarade Sémachko après sa libération, intitulé : « *Mes tribulations* ».

## L'arrivée du camarade Zinoviev

Peu de temps après, nous rejoignit le camarade Zinoviev, que me présenta le camarade Innokenti (Dobrovinski). Lors de notre rencontre, le camarade Innokenti me raconta que le camarade Zinoviev était récemment sorti de prison et que c'était un travailleur littéraire très énergique et précieux, ce qui, bien sûr, se confirma.

Le camarade Zinoviev était un disciple de Vladimir Ilitch, qui le citait toujours en exemple aux autres. Moi, en tant que typographe et responsable de l'imprimerie de l'Organe Central, depuis la parution du premier numéro du « *Vpériod* », jusqu'au dernier numéro du « *Social-Démocrate* », c'est-à-dire pendant 8 ans, j'eus l'occasion de voir dans ma vie presque tous nos leaders et de me familiariser avec leur travail, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi travailleur et dévoué à la vie du parti que le camarade Zinoviev.

En effet, le camarade Zinoviev est un homme d'une énergie colossale. Lui, il m'en souvient, passait ses journées et ses nuits au travail pour le parti. Il arrivait parfois que le camarade Zinoviev remplisse à lui seul tout l'Organe Central. Vladimir Ilitch pouvait passer 15 heures à la bibliothèque sur un travail scientifique, sachant que le camarade Zinoviev s'occuperait de tout lui-même.

Mais chacun doit tout de même se souvenir que tout ce qui fut créé à Genève – les journaux et tout le reste – est l'œuvre exclusive de notre Vladimir Ilitch.

## II.

### Déménagement à Paris

À l'hiver 1908, tout le groupe genevois décida de déménager à Paris. Il faut avouer que Genève à cette époque ne représentait déjà plus un tel centre de la vie émigrée que lors de la première période d'émigration. De plus, durant cette période, commencèrent les répressions contre les émigrés russes. On nous opprimait à chaque pas. Au début, nous nous étions réfugiés en Suisse « libre » en achetant pour 4-5 francs des documents bulgares et avec ces documents, nous obtenions le soi-disant droit de résidence, mais à la fin, cette astuce ne fonctionna plus. La Genève bourgeoise devint insolente.

Il était presque impossible pour un émigré russe de trouver une chambre. Sur certaines maisons, il y avait des affichettes de ce genre : « *Chambre à louer - sans chiens, sans chats, sans Russes* ». Voilà comment la Suisse « libre » et républicaine accordait asile aux révolutionnaires russes !

En premier lieu, partirent pour Paris le camarade Lénine, Nadejda Konstantinovna et le camarade Zinoviev. Moi et le camarade Kotliarenko restâmes pour effectuer tout le travail de transport de notre appareil technique du parti.

Nous emballâmes notre imprimerie et confiâmes le tout à la compagnie de transport Ackermann, et moi-même et ma petite famille, ainsi que Zinaïda Ionovna – l'épouse du camarade Zinoviev, avec son enfant – Stiopka, partîmes avec le premier train en partance pour Paris.

Nous arrivâmes tous sans encombre. Je me rendis à l'hôtel « Marseille » où était temporairement installé le camarade Lénine avec Nadejda Konstantinovna. L'hôtel était bon marché mais sale, humide, et il était impossible d'y rester longtemps. Il fallait voir avec quelle sollicitude Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna s'employèrent à installer ma femme, qui était à moitié paralysée, et ma fille, qu'ils prirent avec eux pour quelques jours. De manière générale, Vladimir Ilitch aimait tout particulièrement les enfants.

### Je fais la connaissance du camarade [Kamenev](#)

Lev Borissovitch Kamenev vivait à cette époque à Paris et je me rendis en premier lieu chez lui. Le camarade Lénine avait déjà eu le temps de lui parler de moi auparavant. Kamenev m'accueillit chaleureusement et au bout de cinq minutes, j'avais déjà l'impression de le connaître depuis longtemps. Là, je fis la connaissance d'Olga Davidovna – l'épouse du camarade Kamenev (sœur de Trotsky, que j'avais déjà rencontrée à Genève).

Dix minutes après, arriva le camarade Kotliarenko et nous esquissâmes ensemble un plan : dans quel quartier de la ville installer notre imprimerie et la rédaction, et aussi où trouver plusieurs appartements pour les camarades. Peu de temps après, le déjeuner fut prêt et nous nous installâmes tous à table.

Ceux qui connaissent de près le camarade Kamenev ne s'étonneront pas qu'il m'ait accueilli si chaleureusement. Lev Borissovitch Kamenev est d'une nature extrêmement attentionnée. Il prenait toujours à cœur les besoins des autres camarades. C'est un vrai bolchevik, inébranlable.

Quelques jours après, nous parvînmes à trouver un local pour notre imprimerie, après quoi moi et Gricha Riskind entreprîmes de la transporter et de l'installer. Quant aux appartements pour le camarade Lénine et les autres camarades, ils furent également trouvés en l'espace de quelques jours.

### **L'appartement du camarade Lénine**

Il faut dire quelques mots sur l'appartement où s'installa le camarade Lénine. Cet appartement se composait de deux petites pièces et d'une minuscule cuisine sombre, où la lumière au gaz brûlait presque toute la journée et où j'ai maintes fois déjeuné avec Ilitch et Nadejda Konstantinovna.

Tout le mobilier d'Ilitch consistait en deux tables blanches, six tabourets, un fauteuil datant de Mathusalem, qu'ils avaient emporté avec eux de Genève, ainsi qu'un vieux canapé troué et deux simples lits de fer. Ainsi vivait notre Ilitch.

De manière générale, Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna jouissaient d'un modeste confort. Lui, il m'en souvient, très souvent épuisé par un travail surhumain, se jetait sur son lit dur, maintes fois même sans se déshabiller.

Vladimir Ilitch connut presque toujours la misère durant la première période de son émigration. Voilà pourquoi, peut-être, notre guide prolétarien, Vladimir Ilitch, est si gravement malade aujourd'hui.

### **Le choix de l'imprimerie**

Nous louâmes un local pour notre imprimerie au 8, rue Antoine<sup>2</sup>, et un local pour la rédaction – dans le même immeuble, au deuxième étage. Il faut noter que le local pour l'imprimerie était mal choisi. C'était un local commercial ordinaire, mais sans gaz ni électricité.

Mais comme l'imprimerie, que nous avons apportée de Genève, se trouvait dans un wagon, et qu'elle ne pouvait y rester longtemps pour de multiples raisons, nous dûmes nous contenter temporairement de ce local. En revanche, le local pour la rédaction, que trouva le camarade Kotliarenko, était bien choisi. En l'espace de quelques jours, nous installâmes l'imprimerie et commençâmes à composer notre journal.

Comme je l'ai déjà écrit plus haut, nous n'avions qu'un seul jeu de caractères. Nous ne composions que chez nous, et imprimions dans une autre imprimerie. Je partis chercher une bonne imprimerie pour imprimer l'Organe Central. Après avoir beaucoup marché, je m'arrêtai dans une imprimerie coopérative française, où les syndicalistes imprimaient leurs journaux.

Le matin, Vladimir Ilitch vint me voir pour me remettre son article à composer. Je l'informai des résultats des négociations avec l'imprimerie où je comptais imprimer notre journal. Mais, lorsque je dis au camarade Lénine que dans cette imprimerie étaient imprimés des journaux syndicalistes, il dit, avec la présence d'esprit qui le caractérisait : « *Foin de vos syndicalistes, sinon la révolution sera en retard, notre Organe Central ne sera jamais imprimé. Il aurait mieux valu le confier à une imprimerie bourgeoise et conclure un contrat avec son propriétaire, et en cas de non-impression de notre journal dans les délais, nous saurons le secouer.* »

Bien sûr, je fus d'accord avec Vladimir Ilitch et je me mis à imprimer notre organe dans l'une des imprimeries bourgeoises.

---

<sup>2</sup> Il s'agit de la rue Antoine-Chantin, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

## L' «éditeur responsable»

L'impression de notre journal fut un peu retardée faute d'un éditeur responsable français, car nous, Russes, n'avions pas le droit de publier nos journaux, qui plus est sociaux-démocrates. L'éditeur responsable devait être de nationalité française.

Nous nous mêmes d'accord avec un député socialiste jauréssiste, Mayéras<sup>3</sup>, qui accepta d'être « éditeur responsable » pour 100 francs par mois. Après avoir accompli toutes les formalités, nous imprimâmes enfin notre journal et le mêmes en circulation.

Il faut noter que notre « rédacteur responsable français » ne connaissait pas un mot de russe, mais en revanche, il venait régulièrement et à l'heure chercher ses cent francs.

Aujourd'hui, ce député se range à l'aile socialiste de droite et mène une campagne de harcèlement contre ce qui fut imprimé sous sa « responsable » édition.

## Les émigrés parisiens

Le public émigré parisien n'était déjà plus aussi soudé que le genevois. Cela s'explique par le fait que la ville est très grande et chacun des émigrés, dispersé dans tous les quartiers de Paris et coupé des autres, était souvent entièrement captivé par la vie bouillonnante de cette immense capitale française.

Paris diffère complètement des autres capitales. Là, toute la vie se déroule dans la rue. Les Français ne restent presque jamais chez eux. Pour eux, la rue est tout. Un vrai parisien est même incapable de lire son journal à la maison. Il le lit au café en buvant une chope de bière, et il règle ses affaires au restaurant. Il n'existe pas de gens qui ne se connaissent pas entre eux à Paris. Cette vie, au premier abord, semblait plaisante, mais au bout d'un certain temps, elle devenait ennuyeuse et même importune, car dans cette vie, il n'y a rien de sérieux, la vie y passe en quelque sorte sans objectifs précis. Mais, aussi désagréable que cela soit, il faut avouer qu'on pouvait parfois en dire autant du parti socialiste français, ainsi que de la Confédération [*générale*] du travail.

Le parti socialiste français ne vivait que lorsque d'importants débats avaient lieu au parlement français, ou lorsque [Jean Jaurès](#) « prenait à partie » un ministre et que celui-ci démissionnait, et après cela, il se rendormait, et toute la vie parlementaire restante se passait en quelque sorte à côté des masses populaires.

Mais, malgré tout cela, il y avait à Paris le dénommé Quartier latin, où résidait alors la majorité des émigrés russes, qui se réunissaient dans certains cafés bien à eux. L'isolement des émigrés russes à Paris était également favorisé par le fait que beaucoup d'entre eux, vivant longtemps à l'étranger dans une situation précaire, commencèrent à s'adapter à la vie française, en se lançant dans tel ou tel artisanat. Il faut noter que les Russes étaient embauchés à contrecœur. Les Français craignaient les ouvriers russes comme le feu. Ils les appelaient « grévistes ». Et, effectivement, si une grève survenait dans une quelconque entreprise française, c'était un camarade russe qui en prenait souvent la tête, même s'il était le seul russe à y travailler.

Je me souviens que dans le syndicat des imprimeurs parisiens, on me dit que nos camarades étaient par trop révolutionnaires, et qu'on s'efforçait d'« agir » sur nous pour tempérer un peu notre ardeur révolutionnaire, que nous ferions mieux de conserver pour la Russie. Mais, bien sûr, les émigrés russes menaient leur lutte à leur manière.

---

3 Bathélemy Mayéras (1879-1942), militant socialiste, guesdiste puis SFIO.

## La première école du parti

Tous les anciens travailleurs du parti se souviennent de l'école du parti de Capri. Le petit îlot de Capri est situé près de Naples en Italie, où vivait alors [Maxime Gorki](#). Sur cette île se trouvait la première école du parti. Sur Capri vivaient alors également les camarades Lounatcharski, [Bogdanov](#) et d'autres.

Au milieu de l'année 1909, Vladimir Ilitch partit également pour l'île de Capri, où pendant plusieurs mois il donna toute une série de conférences à l'école du parti<sup>4</sup>. J'eus l'occasion de parler avec certains camarades, venus à Paris, des conférences données par le camarade Lénine à l'école du parti sur l'île de Capri. Tous les camarades étaient enthousiasmés par leur conférencier, car Vladimir Ilitch donnait ses conférences dans une langue très populaire et accessible.

Pendant l'absence à Paris du camarade Lénine, tout le travail d'impression était dirigé par le camarade Zinoviev, et parfois par le camarade Kamenev.

## Un étrange locataire

À son retour de l'île de Capri, le camarade Lénine se rendit, comme à son habitude, en premier lieu à l'imprimerie. Le nouveau local au 110, Avenue d'Orléans plut à Vladimir Ilitch. Il me parla de la vie de l'école de Capri. Je dois noter que l'appartement du camarade Lénine n'était pas non plus bien loti. Le propriétaire et la célèbre concierge parisienne commencèrent à l'importuner.

Un soir, pendant le thé, dans l'appartement d'Ilitch, il me raconta les tracasseries infligées par le propriétaire et la concierge, parce que, disaient-ils, trop de monde venait chez eux et salissait l'escalier et me demanda d'éclaircir l'affaire. Je maîtrisais déjà librement le français à cette époque. Je descendis immédiatement et tombai justement en bas sur le propriétaire. Je lui parlai. Il se mit à insister pour qu'Oulianov déguerpisse, car c'était un « étrange » locataire, il n'avait même pas de meubles de valeur. Or, il fallait de tels meubles pour servir de garantie, c'est-à-dire qu'en cas de non-paiement du loyer, on pourrait les saisir par voie de justice et les vendre avec profit aux enchères.

Bien sûr, comme on le sait, notre Ilitch n'avait pas de tels meubles. Et de manière générale, il n'admettait pas l'encombrement de meubles superflus. Alors, avec l'autorisation de Vladimir Ilitch, je déclarai au propriétaire que, voyez-vous, notre Oulianov était un « gros » propriétaire et je lui suggérai de se renseigner auprès du Crédit Lyonnais sur son compte courant (tout l'argent du parti était au nom d'Ilitch), ce que, bien sûr, le propriétaire ne tarda pas à faire. À partir de là, le propriétaire laissa en paix ses « riches » locataires.

Chaque fois qu'il voyait notre Ilitch dans l'escalier, il s'inclinait bas et ajoutait invariablement à pleine voix : « *Bonjour monsieur Oulianov !* », si bien que cette politesse insistante finit par embarrasser le camarade Lénine.

## Le camarade Lénine parmi les ouvriers français

Le camarade Lénine à Paris jouissait, comme partout, d'une grande popularité parmi les ouvriers russes et français. Les ouvriers de Montmartre demandèrent au camarade Lénine de leur donner plusieurs conférences, ce à quoi, bien sûr, Vladimir Ilitch consentit. Il leur donna toute une série de conférences. Je fus moi-même deux fois à ces conférences et observai l'auditoire, qui écoutait notre guide avec une grande attention. L'auditoire était exclusivement composé d'ouvriers.

---

4 L'auteur fait erreur : Lénine rendit effectivement visite à Gorki à Capri mais ce fut avant la tenue de cette école à laquelle il refusa de participer et qu'il combattit d'ailleurs activement.

Juste après la première conférence, je rencontrai Ilitch dans le métropolitain (chemin de fer électrique souterrain) et, en chemin, il me dit : « *comme il est agréable de s'adresser à un auditoire ouvrier* ». Vladimir Ilitch est vraiment inséparable de l'ouvrier. Pour toutes les années durant lesquelles je l'ai connu de près, je peux affirmer que le camarade Lénine est l'incarnation même de la masse ouvrière.

### **Un moment historique**

Je dois signaler un moment qui entrera dans l'histoire. Dans la seconde moitié de l'année 1910, alors que se déroulait la lutte principale contre les liquidateurs, c'est-à-dire les mencheviks, à la tête desquels se trouvait Martov, Gueorgui Valentinovitch Plékhanov commença progressivement à s'éloigner des mencheviks et à se rapprocher des bolcheviks. Peu de temps après, il commença à mener la lutte contre les liquidateurs côte à côte avec le camarade Lénine.

Et voici – je le souligne encore une fois –, Gueorgui Valentinovitch Plékhanov, fondateur du parti social-démocrate russe, rejoignant le camarade Lénine. Dans la brochure du camarade Zinoviev [« Esquisses de la vie et de l'activité de Lénine »](#), le camarade Zinoviev raconte comment il fut présenté à Plékhanov à l'étranger.

G. V. Plékhanov dit au camarade Zinoviev : « *Vous le suivez, disait-il, mais il suit maintenant un tel chemin qu'il ne sera bon, dans quelques semaines, qu'à effrayer les moineaux dans les vergers. Lénine me défie – défie Zassoulitch, Deutsch. Ne comprenez-vous pas que c'est une lutte inégale ? Lénine est un homme fini. Du moment qu'il rompt avec nous, les vieux, avec le groupe l'Émancipation du Travail, sa chanson est finie.* »

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, on sonna à notre imprimerie, à Paris, au 110 Avenue d'Orléans. J'étais justement en train de mettre en pages et près de moi se tenait le camarade Zinoviev. Je sortis voir qui nous dérangeait et, à ma surprise, je vis Gueorgui Valentinovitch Plékhanov. À vrai dire, je fus aussitôt déconcerté et, apparemment, G. V. s'en aperçut à mon visage.

Bien sûr, je m'empressai de lui tendre la main. G. Plékhanov me demanda où se trouvait la rédaction et si le camarade Lénine était là en ce moment. Je priai Gueorgui Valentinovitch d'entrer dans notre local et lui promis de retrouver le camarade Lénine dans quinze minutes. Lorsque je retournai à l'imprimerie, je dis au camarade Zinoviev que G. Plékhanov était assis dans notre pièce et attendait le camarade Lénine.

Mais je n'eus pas le temps de partager avec le camarade Zinoviev la nouvelle de l'arrivée de Plékhanov, qu'une autre sonnerie retentit. C'était le camarade Lénine. Je le priai d'abord de passer à l'imprimerie et là, le camarade Zinoviev l'informa que le camarade Plékhanov était venu le voir. À cela, il répondit : « *Bientôt, tous viendront à nous* ». Eh bien, ces paroles ne sont-elles pas prophétiques ? En effet, les mencheviks firent faillite, et tout l'élément sain restant entra dans notre parti.

Ainsi, l'histoire retiendra que c'est vers l'homme « *fini* » – le camarade Lénine – que vint Gueorgui Valentinovitch Plékhanov. Quelques minutes après, le camarade Lénine était déjà dans le local de la rédaction et parlait avec Plékhanov. Pour autant que ma mémoire soit fidèle, Vladimir Ilitch et Gueorgui Valentinovitch partirent le soir même pour le congrès de la IIe Internationale.

### **Frictions avec le Bureau à l'Étranger du Comité Central**

En 1911, au début de l'été, Vladimir Ilitch s'installa dans les environs de Paris, où se trouvait alors l'école du parti [à Longjumeau]. À Paris, à cette époque, il n'y avait aucun de nos dirigeants. Le camarade Kamenev était parti se reposer quelque temps à Arcachon (département des Landes), et tous les autres camarades vivaient hors de la ville. Je restai seul travailler dans notre imprimerie. C'était la période de l'agonie du conciliationnisme.

Au Bureau à l'Étranger du Comité Central, il y avait à cette époque une majorité de conciliateurs, où siégeaient également le camarade [M. K. Vladimirov](#), le camarade [Lozovski](#) et [Lioubimov](#) (Mark). Le Bureau à l'Étranger du Comité Central publiait son propre bulletin, qui était composé dans notre imprimerie. Ainsi, d'un côté, il fallait composer l'Organe Central et de l'autre, le Bulletin du Bureau à l'Étranger du Comité Central. Bien sûr, je continuai à composer notre Organe Central.

Entre moi et le Bureau à l'Étranger du Comité Central commencèrent de sérieuses frictions concernant le fait que je « sabotais » son travail. Je me souviens comme si c'était hier que l'un de nos camarades actuels, respecté de tous, me dit : « *Camarade Vladimirov, nous verrons bien si vous irez avec eux ou avec nous* », ce à quoi, bien sûr, je me contentai de sourire. Le soir, je partis en tramway hors de la ville, chez Ilitch. Je me souviens aussi que, lorsque je descendis du tramway, le camarade Lénine vint à ma rencontre à vélo. Nous nous engageâmes lentement sur la route, où le camarade Zinoviev nous rejoignit.

J'exposai le déroulement du travail de notre imprimerie et déclarai au camarade Lénine que je n'étais plus capable de me battre avec eux, et que notre journal était composé, mais qu'il ne serait pas possible de le mettre en pages dans notre imprimerie. La solution était de transporter la composition prête en placards dans une imprimerie française et de l'y mettre en pages.

L'opération n'était pas facile, car les camarades du Bureau à l'Étranger du Comité Central avaient eu vent de cette idée et ne quittaient presque plus l'imprimerie. Je demandai au camarade Lénine de me donner quelqu'un pour m'aider, afin qu'en cas d'incident sérieux, je ne sois pas seul. Il fut donc décidé par le camarade Lénine que le camarade Zinoviev devait m'aider à sortir les caractères de notre imprimerie et à les transporter dans une imprimerie française.

Le camarade Zinoviev, bien sûr, accepta et nous convînmes immédiatement que le lendemain à l'aube, alors que tout le monde dormait encore, nous devions mener à bien cette opération. Nous arrivâmes à l'heure convenue : à 6 heures du matin (la charrette était préparée par moi à l'avance). Le camarade Zinoviev se posta à la porte et monta la garde, au cas où quelqu'un du Bureau à l'Étranger du Comité Central passerait, et je sortis les caractères de l'imprimerie, emballés dans des paquets, et les empilai sur la charrette. Tout se termina bien et après avoir livré les caractères à l'imprimerie, je rentrai chez moi.

À midi, le camarade Lénine vint me voir dans cette imprimerie et nous mîmes en pages ensemble ce numéro et le mîmes en circulation. Je ne décriis pas un centième des dissensions qui existaient entre nous et les membres du Bureau à l'Étranger du Comité Central.

Ainsi, je continuai à travailler avec le camarade Lénine jusqu'à la seconde moitié de l'année 1912. À cette époque, Vladimir Ilitch et les autres camarades déménagèrent en Galicie, plus près de la Russie, pour être plus facilement en lien avec le mouvement révolutionnaire et collaborer régulièrement à la [« Pravda »](#).

### **Lénine en privé**

Je dois dire quelques mots sur la vie privée de notre Vladimir Ilitch. Je m'excuse par avance auprès du cher camarade Lénine d'écrire quelques lignes qu'il n'aimerait pas voir paraître dans la presse. Mais je pars de l'idée que la masse ouvrière et paysanne désire et doit tout savoir sur la vie de son guide, car Vladimir Ilitch – comme on disait parfois parmi les émigrés – est le miroir et la conscience du prolétariat révolutionnaire. Ceux qui étaient émigrés à Genève et à Paris se souviennent sûrement de nos soirées et des spectacles amateurs, où se réunissait presque toute la colonie russe.

Là, lors de ces soirées, nous pouvions toujours voir les leaders de presque tous les partis. Mais nous n'y vîmes presque jamais notre Ilitch. Vladimir Ilitch, si l'on peut s'exprimer ainsi, était un père de

famille exemplaire. Qui ne sait quel père de famille exemplaire fut le grand penseur Karl Marx. Notre Ilitch est un tel père de famille exemplaire. Vladimir Ilitch ne fuma jamais et ne but jamais une chope de bière.

Je suis incapable d'exprimer ce que je veux raconter sur la vie privée de notre Ilitch. Pour cela, il faudrait être un artiste, et non un simple mortel typographe, tel que je suis, mais, tout de même, je déclare hardiment que Vladimir Ilitch, par sa vie pure, servait d'exemple même pour nos adversaires. Bien que le camarade Lénine ait connu pendant toute la durée de son émigration un besoin constant (il vivait comme un vrai miséreux), il resta toujours alerte et joyeux.

Vladimir Ilitch, il m'en souvient, communiquait toujours sa bonne humeur aux autres camarades. Lorsqu'il remarquait parmi ses camarades de l'abattement ou de la nostalgie de la Russie – et cela arrivait très souvent –, Vladimir Ilitch, avec son sourire caractéristique, disait aux autres : « *ne vous désolez pas, bientôt la révolution éclatera en Russie et nous y serons tous à nouveau* ».

Parmi les émigrés russes, on disait toujours que Vladimir Ilitch était l'homme le plus bon et le plus noble que la colonie russe n'ait jamais connu. Un jour, le camarade Lénine apprit qu'un camarade était tombé malade. Il se rendit lui-même chez le médecin et l'amena au camarade malade. En quittant le malade, il laissa de l'argent à sa femme et lui demanda d'acheter pour le malade tout ce que le médecin lui avait prescrit.

De manière générale, le camarade Lénine pouvait supporter silencieusement beaucoup de souffrances lui-même, mais en revanche, il ne supportait pas le malheur des autres. On pouvait souvent le voir dans la rue, consolant un enfant en pleurs.

Je me souviens de la célébration à l'occasion de la parution de notre premier journal bolchevique « *Vpériod* ». Je me souviens également, comme si c'était hier, de la célébration de la parution du premier numéro du journal bolchevique « *Prolétaire* ». À toutes ces célébrations, Vladimir Ilitch était toujours le centre de l'attention générale.

De manière générale, sa manière d'être avec les camarades, son sourire affectueux à leur rencontre l'attiraient toujours à eux. Je me souviens qu'un jour, les typographes de notre imprimerie « *soutirèrent* » 10 francs aux camarades Galierka (Olminski) et Liadov et organisèrent une « *beuverie* ». À la joie de tous les présents, voilà que Vladimir Ilitch arrive. Je m'empressai de lui offrir un verre de cognac, mais il refusa, resta une demi-heure avec nous, mangea un morceau, mais ne voulut rien boire.

Un jour à Paris, à Montmartre, où Vladimir Ilitch donnait des conférences pour les ouvriers, sur le chemin du retour, nous rentrâmes ensemble à la maison. Je lui proposai d'entrer avec moi dans un café pour boire un verre de bière, mais Vladimir Ilitch refusa et me conseilla également de me tenir loin des cafés de Montmartre. Bien que toute la vie à Paris se passe dans les cafés, où l'on pouvait souvent voir beaucoup de nos leaders, Vladimir Ilitch ne jetait presque jamais un coup d'œil dans ces cafés. L'organisme de Vladimir Ilitch était étonnamment sain.

Il souffrit beaucoup pendant l'émigration. Le travail intellectuel surhumain et une existence semi-affamée ébranlèrent l'organisme robuste de ce géant... Mais il faut espérer que cet organisme sain vaincra le mal et notre cher Vladimir Ilitch sera à nouveau le père exemplaire de son immense famille : le Parti communiste russe.

Kharkov, avril 1923.